

QUESTIONS RAREMENT POSÉES

SOULEVÉES PAR UN ESSAYISTE À LA RECHERCHE DE SON PUBLIC

Depuis la fin de ma vie professionnelle, je me suis trouvé une vocation d'essayiste. Et pas n'importe quel thème choisi ! C'est même le sujet le plus sérieux qui soit, car je traite plus ou moins, peu ou prou, bien ou mal, du futur de l'humanité. C'est du moins ce que l'on pourrait déduire du titre général qu'il conviendrait à attribuer à mes œuvres : *La décroissance ou le chaos*.

Pour préciser, ma première œuvre prend bien ce titre comme « chapeau » suivi du sous-titre : « Parcours d'un consultant international¹ », contenu effectif du livre. En fait, c'est en racontant ma vie professionnelle à travers le monde que je montre comment, petit à petit, lentement, trop lentement, un « expert » programmé pour devenir un développeur patenté et un productiviste invétéré devient un objecteur de croissance convaincu.

Dans mon deuxième livre « Préludes à la transition² », suivi du sous-titre « Pourquoi changer le monde ? », j'aborde de front ce qui nous attend si nous suivons le courant dominant (ô combien !), résumé par une formule très parlante, quoique en anglais : *Business as Usual*. Et la conclusion qui s'impose : s'engager dans une transition vers un monde nouveau.

Cet objectif de la transition est précisé dans un troisième livre : « Vers une société désirable³ », suivi du sous-titre « La décroissance ou comment éviter l'inéluctable ». Je compare l'ancien monde au monde nouveau, auquel j'aspire. Je dis donc tout le mal que je pense du paradigme en vigueur aujourd'hui (et représentant un passé dépassé). *A contrario*, je dis tout le bien du paradigme nouveau, appelé à s'imposer dans le futur.

Finalement, le quatrième livre, « Des solutions pour agir⁴ », suivi du sous-titre « Le pari de la solidarité », présente de nombreux cas concrets et développe une taxonomie des actions pouvant contribuer à l'avènement suggéré dans le livre précédent.

L'insuccès total de ces publications, qui se diffusent dans tout les cas « confidentiellement », me pose quelques questions. Au delà de l'amour-propre de l'auteur, de sa blessure narcissique devant cet échec médiatique, il y a quand même quelque chose qui peut dépasser ma modeste personne au cas où mes écrits auraient une valeur pour les autres.

Vox clamantis in deserto (la voix de celui qui crie dans le désert) comme disait le prophète Jean-Baptiste, ou un fou échappé par hasard d'un asile d'aliénés et qui se prend pour le Marx du XXI^e siècle, ou quelqu'un quelque part entre les deux ?

¹ Le pédalo ivre, 2012.

² Sang de la Terre, 2012.

³ Libre et solidaire, 2014.

⁴ Libre et solidaire, 2016.

Question de style

Le style est l'homme même a dit le naturaliste Buffon (1707-1788) dans son discours prononcé à l'Académie française, lors de sa séance de réception, le 25 août 1753. Par ce « bon mot », il voulait vanter ses capacités de savant pour ordonner sa pensée et en faire comprendre toutes les vertus en les résumant par un seul mot : le style.

Beaucoup plus modestement et avec une acception plus prosaïque, j'utilise un « style » qui m'est particulier dans mes œuvres publiées par un éditeur particulièrement aventureux. Ce style s'éloigne sur de nombreux points de ce que le public attend en général d'un « essai » sur un sujet très sérieux. Précisons un peu ce style en distinguant ce qui est vraiment formel et ce qui l'est moins.

La forme formelle

D'abord et contrairement aux savants et aux experts, j'utilise dans mon discours la première personne (souvent de l'indicatif présent) alors que tout le monde sait bien depuis Blaise Pascal (1623-1662) que « *le moi est haïssable* ». Il a certainement raison en tant que moraliste, mais cela se discute pour un essayiste. Mon choix stylistique sur ce point précis s'explique en partie par ma vie professionnelle. J'ai parcouru le monde pour rédiger des rapports techniques, pour ne pas dire technocratique. Pour satisfaire le commanditaire, et remplir mon contrat, il fallait toujours écrire d'une façon neutre, ayant toutes les apparences de l'objectivité et de la rigueur scientifique. J'étais bien placé pour savoir que cette rigueur et cette objectivité n'étaient que parcimonieusement présentes sous la couche stylistique « grand expert ». Bien sûr, un minimum d'honnêteté intellectuelle m'empêchait de présenter des calculs faux (à ma connaissance), mais il m'arrivait de ne pas dire des choses pertinentes, mais désagréables pour mon commanditaire. D'une certaine façon, je péchais par omission.

Par réaction à ce passé désagréable, je préfère écrire à la première personne. En réalité, il ne s'agit là que d'un aspect mineur. Le vrai objectif n'est pas l'objectivité apparente, mais d'approcher au plus près le réel. Aujourd'hui, je n'ai pas de commanditaire mais j'aimerais avoir un public. Pour lui, je pourrais encore jouer l'objectivité et la rigueur scientifique, mais ma déontologie personnelle m'interdit de paraître sans être. Autrement dit, l'aspect majeur c'est d'être le plus près possible du vrai, qu'importe la forme !

Cette première personne du singulier se complète naturellement par la deuxième personne du pluriel. Pour attirer la bienveillance du lecteur, je n'hésite pas à l'interpeller, à l'engager dans une discussion (fictive) avec l'auteur. Ce procédé stylistique a été utilisé par des polémistes de renom, avec une efficacité certaine. Puis-je m'y lancer moi aussi ? À vous de répondre !

Ensuite, je fais souvent allusion à des anecdotes tirées de mon expérience, surtout professionnelle, plus généralement de ma vie, y compris ce que l'on qualifierait volontiers d'une vie privée. Ces expériences sont variées car j'ai beaucoup vécu, beaucoup travaillé, beaucoup voyagé dans beaucoup de pays,

rencontré beaucoup de personnes dans beaucoup de milieux en utilisant beaucoup de langues (directement ou via un interprète). Comme je suis naturellement curieux et que je me vante de n'avoir pas trop de préjugés, cela fait au total une belle collection de faits divers.

Devez vous en déduire qu'une expérience rapportée est en soi un argument définitif ? Ce n'est bien sûr pas vrai de façon certaine, mais de mon point de vue, l'anecdote racontée n'est pas une explication, mais une illustration d'un propos déjà construit. Cette manière de raconter rend vivant, illustre, explique au lecteur mon approche du sujet traité. Elle lui donne plus d'éléments pour se faire son propre avis, si bien sûr le lecteur suppose que ces anecdotes sont réelles et n'ont pas été inventées pour appuyer un raisonnement ou une démonstration.

Notez que mon récit concret, terre à terre, peut dans certains cas être fort éloigné d'un propos théorique à illustrer, ce qui crée une rupture, un incongruité. Effectivement, je peux m'envoler dans l'empyrée des idées sublimes, abstraites et parfois absconses. Cet écart, s'il est trop grand, est effectivement une erreur de ma part. Si je n'ai pas su exposer les idées de façon claire, alors pardonnez moi !

Il n'y a évidemment pas que mon expérience comme réserve de propos. Je puise abondamment des références à deux sources presque inépuisables.

La première source est d'une manière générale « la littérature ». Depuis longtemps déjà, je me régale des pages roses du Larousse. Sur un petit carnet autrefois, dans un coin de mon ordinateur aujourd'hui, je recopie des citations assez connues d'auteurs assez connus, qui me semblent présenter un intérêt. Ou alors, au cours d'une lecture, un paragraphe, une phrase, une portion de phrase, me paraît faire sens et je la note derechef. Quand je rédige moi-même un chapitre ou un paragraphe, je l'illustre par une citation si elle me paraît sensée ou même seulement comme un clin d'œil au lecteur.

Je risque effectivement de faire une erreur ou au moins une maladresse. La citation n'est peut-être pas si sensée que cela me semblait et je me suis laissé abuser par sa forme ou le renom de l'auteur. Il m'est même souvent arrivé de citer des propos (rapportés) de Yahvé (dans la Bible), de Jésus-Christ (dans les évangiles) ou de Allah (dans le Coran) !

L'autre écueil est qu'un clin d'œil ne trouve pas toujours son public. Tout le monde, loin de là, n'a pas la même forme d'esprit et ne rit pas des mêmes choses que moi, bien heureusement ! Comme le disait le regretté Pierre Desproges (1939-1988) : « on peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui ».

La deuxième source est l'univers cinématographique. J'ai depuis longtemps un goût prononcé pour les films, sans exclusive et même avec un petit penchant pour des genres secondaires (dois-je avouer ici que j'adore les Péplums ?). Aussi, certains des propos que je souhaite tenir dans mes discours se trouve tout naturellement concrétisés, soutenus, illustrés par une image animée : un film dans son ensemble ou une scène particulière.

La forme un peu moins formelle

Ma propre expérience est une antidote du *storytelling* - de l'histoire édifiante, du récit charmeur et charmant - que l'on utilise trop souvent. Je m'explique : combien de fois j'ai constaté *de visu* que l'alternative ou l'expérience remarquable louée par un média avait dramatiquement tendance à occulter certains aspects négatifs. Ce n'est pas parce qu'une « expérience » nous plait *a priori* que nous devons occulter ses défauts ou ses faiblesses... après y avoir accordé un temps suffisant d'analyse, bien sûr !

Ce sens critique « élevé » peut être qualifié d'objectivité. Celle-ci a un effet collatéral : celle de se faire quelques ennemis alors qu'il serait préférable de n'avoir plutôt que des amis. J'ai pu à mon détriment le constater dans ma façon de présenter les expériences « alternatives » *a priori* dans la direction que je souhaite. Le fait de soutenir globalement telle ou telle alternative engendre parmi mes (très rares) lecteurs non-environmentalistes un rejet. Mais cela est normal puisque je soutiens un propos contraire à leurs propres convictions. En revanche, chez mes (rares) lecteurs environmentalistes, mes critiques ne sont pas toujours bien acceptées. En effet, dans certains cas, je suis tout à fait d'accord avec l'expérience décrite, mais je constate qu'elle est exceptionnelle et n'est pas aisément reproductible car elle ne représente qu'une perle rare dans un sac de verroterie. Dans d'autres cas, je suis globalement d'accord, mais je souligne tel ou tel défaut. Cela suggère que la diffusion de ce genre d'expérience devrait s'accompagner de quelques correctifs bien venus, selon mon analyse. Il arrive enfin que l'expérience présentée répond bien à certains « fantasmes » environmentalistes, mais mériterait de très sérieuses corrections.

Enfin, dernier point important, j'ai le souci d'être compris sur le fond. Alors, d'abord j'évite ensuite j'essaie de respecter deux règles importantes. La première est de ne pas être ennuyeux, ou le moins possible. Aussi il m'arrive de glisser un calembour, une image drôle, une analogie plus ou moins tirée par les cheveux ou même des métaphores osées. La rigueur du propos en souffre, c'est certain. La valeur du propos aussi ? Je ne le crois pas.

La deuxième règle est d'être « carré », simple (sans être simpliste si possible !), direct, de ne pas « jargonner ». J'évite les circonvolutions, les déclarations diplomatiques, les précautions verbales, l'euphémisation, les termes abscons...

Mon idéal pour cette clarté est George Orwell (1903-1950) qui a énoncé quelques règles que je m'efforce de suivre. J'évite de parler d'un « mal-voyant » quand il s'agit d'un aveugle, d'un « mal-entendant » pour un sourd et d'un « mal-comprenant » pour un imbécile. Je me méfie aussi des expressions alambiquées, du genre « plus on pédale moins vite, moins on avance plus fort », genre de formule qu'on trouve souvent dans des rapports « sérieux » (mais sous une forme moins caricaturale !).

Quand je suis intimement persuadé qu'une proposition que j'avance est vraie avec une marge de probabilité supérieur à 95 %, je l'affirme sans ambages. Plus généralement, dans tout sujet un peu controversé, je n'utilise pas l'interro-négatif

chéri des prudents. Par contre, j'use et j'abuse de l'affirmatif politiquement incorrect.

Finalement, ce qui est important pour le style d'un auteur, c'est que le lecteur aime... ou n'aime pas. En ce qui me concerne, j'ose espérer qu'il aime. Malheureusement, la diffusion confidentielle de mes œuvres tendrait à prouver qu'il n'aime pas ! Un changement de style aurait-il pour résultat de faire bondir mes ventes ?

Question de fond

Après la forme, le fond. Le cadre traité par mes essais est large car il porte sur la terre et l'humanité dans son ensemble, même si des analyses infiniment plus localisées sont présentées. Le diagnostic porté est sévère, car il prévoit, si l'on continue comme depuis quelques décennies *Business as Usual*, le chaos nous attend. De façon un petit peu plus précise, l'évolution va de poches localisées de chaos d'abord, à une généralisation ensuite : un **chaos** global. Le diagnostic entraîne une préconisation : la **décroissance**. C'est une réduction volontaire, désirée, progressive et coordonnée de la production et de la consommation de biens matériels, totalement différente d'une récession économique. C'est la promotion active de valeurs comme la solidarité, la convivialité, la coopération...

Voyons comment aborder cette question de fond.

Une actualité inquiétante

En se limitant au passé récent (disons 2016), à un territoire proche (disons la France), au plus visible dans les médias (disons les gros titres de la presse, de la télévision et des radios), nous avons tous les jours des soucis à nous faire en suivant l'actualité des médias.

L'espace médiatique est saturé par la question des réfugiés en France alors qu'ils ne représentent qu'une faible partie des réfugiés (Syrie, Irak, Afghanistan, Érythrée ...) en Europe, surtout par rapport à l'Allemagne.

Il y a une actualité plus dramatique et plus dramatisée : la menace terroriste islamiste. Le traitement médiatique ressemble à celui des réfugiés, mais là, la France est plus directement concernée en Europe à cause des attentats récents. Le phénomène est aussi plus marqué par un concept religieux particulier, le *djihadisme*. Encore que... certains politiciens tentent de lier étroitement le phénomène des réfugiés et celui du terrorisme !

Autre actualité, plus économique, mais aussi menaçante. Ainsi Bayer, une compagnie multinationale d'origine allemande rachète Monsanto, une compagnie multinationale d'origine étasunienne pour un montant déclaré de 60 milliards de dollars. Il y a ainsi la formation d'un monstre agro-chimique, antithèse de l'agro-écologie. Dans un combat important pour l'environnement, la puissance économique et la nocivité sont du côté de l'agro-chimie et la faiblesse et la bonté sont du côté de l'agro-écologie. Mauvaise nouvelle pour la qualité de nos sols et par conséquence de la production agricole et de notre alimentation !

La question de l'énergie renouvelable (hydraulique, éolien, photovoltaïque, biogaz) et des énergies fossiles (pétrole, gaz, charbon, nucléaire) est posée officiellement depuis quelques années, avec notamment une percée remarquable de l'éolien dans certains pays comme le Danemark et l'Allemagne. Le thème de l'émission des gaz à effet de serre (GES) est assez médiatisé, avec une réprobation particulière pour la production d'électricité à partir du charbon. Encore que... les Chinois utilisent toujours majoritairement cette dernière filière énergétique ! La catastrophe nucléaire de Fukushima de 2011 a également entraîné un mouvement d'opinion hostile à la filière nucléaire. L'argumentation avancée par les producteurs de cette filière (pas de rejets de GES, faible prix de production) touche certains clients potentiels. Ainsi, le gouvernement britannique anglais se lance dans un double EPR (style Flamanville¹) à Hinkley Point avec EDF et des investisseurs chinois. Le coût officiel est estimé à 21 milliards d'euros.

Des causes profondes non abordées

La liste des « actualités » menaçantes pourrait être allongée *ad libitum*, mais ce qui est évoqué est bien suffisant pour que le citoyen se sente concerné... et inquiet ! Tous les jours, aux troubles et aux mauvaises nouvelles apparaissant dans les médias, on n'apporte (toujours dans les médias) que de mauvaises réponses. Tous ces problèmes évoqués devraient être au minimum disputés et discutés dans la sphère politique. Mais, quand le citoyen moyen prend la parole, les médias n'en disent mot. Tous ces problèmes devraient voir au minimum un début de solution mis en œuvre par la classe politique. Mais celle-ci est globalement incompétente. Son incapacité est redoublée à l'approche des élections présidentielles de 2017 en France, avec des surenchères populistes à tous les étages.

Dans la sphère médiatique, sauf exception, les raisons profondes ne sont pas recherchées ou alors elles sont oubliées.

Ainsi, **le changement climatique**, qui est un phénomène fondamental et qui conditionne presque tout sur la planète, présente une caractéristique non moins fondamentale : c'est un phénomène lent. Il présente une énorme inertie, qui se compte par dizaines d'années. Dit plus concrètement, l'atmosphère terrestre peut absorber des excédents quotidiens de GES sans que cela change fondamentalement le climat pendant des années et des années, puis de premières conséquences apparaissent aujourd'hui. L'arrêt immédiat des émissions ne stopperait pas le changement. Il faudrait quelques dizaines d'années sans émission de GES avant que le climat ne revienne au *statu quo ante*. Les émissions continuant

¹ La centrale de Flamanville EPR, chantée par AREVA comme un bijou technologique de quatrième génération, a été lancée en 2007 avec un devis de 3,3 milliards d'euros pour une mise en service en 2012. En 2009, re-estimation à 4 milliards, en 2012 re-re-estimation à 6,5 milliards, en 2015, re-re-re-estimation à 9 milliards pour une mise en service au plus tôt en 2016. Dernière évaluation 10,5 milliards pour 2018. Catastrophe supplémentaire, un rapport dévoile des failles dans la cuve principale ! Cela devrait logiquement amener les décideurs soit à jeter l'éponge (réparer une cuve en place est excessivement coûteux), soit à faire les réparations (faire exploser encore plus le prix total et retarder encore les délais de mise en service).

imperturbablement, les conséquences potentielles sont dramatiques, avec un réchauffement sensible de la température moyenne de la planète. Au delà de +2° C, on entre dans domaine dangereux (permafrost fondu par exemple) et même incontrôlable.

Sous la forme de la COP21 (sous l'égide de l'ONU) qui s'est tenu en France fin 2015, la communauté internationale officielle s'est engagée sur le problème. Mais elle ne le fait que verbalement. Les décisions concrètes sont laissées à la discrétion des États sans contraintes. Et en France, le candidat Sarkozy devient climato sceptique car il a bien compris que beaucoup d'électeurs sont attirés par le « ne rien faire » sur le plan de la lutte contre les émissions de GES. C'est moins contraignant à court terme que se lancer résolument dans une politique de décroissance ! Son cas est anecdotique, mais il y a beaucoup plus grave : le président des États-Unis nouvellement élu est, depuis toujours, franchement climato-sceptique !

Le thème du **pic de pétrole** est dans la théorie décroissantiste le pendant du changement climatique. Ce couple forme en particulier le fondement conceptuel du mouvement des villes en transition animé par Rob Hopkins. Dans les faits, ce pic est atteint pour le pétrole conventionnel. Autrement dit, on ne pourra tirer des entrailles de la terre avec des puits de pétrole depuis aujourd'hui jusqu'à la fin des temps pas plus au total que tout ce que l'on a déjà tiré jusqu'à ce jour depuis que l'homme a découvert ce produit extraordinaire. Rien ne dit sur ce point si cette extraction sera rapide ou lente. Si l'exploitation du pétrole se fait à peu près de façon inverse à l'histoire industrielle du pétrole depuis Edwin Drake en 1858 jusqu'à aujourd'hui, on aurait une perspective d'environ 150 ans avant l'épuisement total de ce produit.

En réalité, le secteur pétrolier connaît un sursis grâce au pétrole non-conventionnel comme les sables bitumineux de l'Alberta, le *off-shore* profond et peut-être bientôt le pétrole de l'Arctique. En particulier les gaz et pétroles de schiste se sont rapidement développés aux USA et ont bouleversé la conjoncture en assurant pour quelques années une quasi autonomie pétrolière aux USA. La conjoncture amène un résultat inattendu des théoriciens du pic de pétrole : elle entraîne la chute des prix du pétrole sur le marché¹. Cette conjoncture est une mauvaise incitation aux économies de pétrole et plus généralement à une révision des comportements vis-à-vis de l'énergie fossile.

La **chute de la biodiversité**, à tous points de vue, est à son tour une raison profonde des divers malheurs qui touchent la planète et ses habitants. En ce qui concerne le règne animal la disparition d'une espèce est, et a toujours été, un

¹ En 2014 se produit la coïncidence entre une demande de pétrole en baisse pour cause de crise économique généralisée et une offre en hausse. Cette dernière est due au retour de producteurs arabes qui avaient souffert récemment (Lybie, Irak), à l'attitude « robinets ouverts » de l'Arabie Saoudite qui entend conserver ses parts de marché et à l'arrivée massive sur le marché de pétrole non-conventionnel (schistes, sables bitumineux). La célèbre loi de l'offre et de la demande s'applique pleinement et entraîne une chute notable du prix du brut : 115 dollars le baril en juin 2014, moins de 50 dollars début 2015, remonte un peu en 2016.

phénomène naturel. Notre époque est tristement remarquable par le rythme très supérieur de ces disparitions à ce que nos savants considéraient comme normal il y a quelques décennies. Le rythme s'accélère - comme le réchauffement climatique. Le mouvement actuel pourrait déboucher sur une extinction en masse des espèces. Contrairement aux cinq cas fortuits précédents, la cause s'appelle l'Homme.

Un exemple concret : la surpêche généralisée sur toutes les mers du monde, avec - entre autres - les super-chalutiers qui raclent et détruisent le fond des océans. Malgré des avertissements avisés, les États sont souvent réticents à imposer des quotas stricts et les pêcheurs négligent de les respecter sérieusement.

Autre cause méconnue, l'**explosion démographique**. Elle a accompagné la révolution industrielle et atteint des niveaux catastrophiques, avec environ 7 milliards d'habitants sur la planète en 2011 contre seulement 2 milliards en 1920. Dans les discours comme dans les faits, on continue comme si de rien n'était et l'on parle de 9 milliards vers 2030. Cette « fatalité » fait même le fond de l'argumentation de firmes internationales comme Monsanto. Pour vendre ses OGM, elle se « dévoue » pour nourrir cette population montante. Il faut faire progresser significativement la productivité des plantations et donc utiliser des OGM !

En France, le discours général est à l'optimisme car le taux de fécondité des femmes est voisin de 2, nettement plus que celui des autres pays européens. Nous sommes donc capable de renouveler la population sans importation... de migrants. Dans notre société, le thème démographique est tabou à ses deux extrémités. En ce qui concerne la naissance, le système des allocations familiales, fondé pour favoriser la naissance, n'est pas sérieusement aménagé. En ce qui concerne la mort, la loi « Leonetti » traitant de la mort dans la dignité, refuse l'euthanasie, même strictement contrôlée pour éviter les dérives.

Probablement du fait du *lobbying* intense des représentants des religions monothéistes, le thème n'est jamais abordé de façon claire. Aucun média ne soutient les thèses signalant la surpopulation comme un des facteurs poussant à la catastrophe mondiale.

Problèmes et solutions

Les questions de fond évoquées peuvent être résumés en « problèmes ». Pour chacun d'eux une « solution » est évidente, comme le montre le tableau suivant :

Problème	Solution
Changement climatique	Réduire drastiquement les émissions de GES
Épuisement des ressources non-renouvelables (principalement hydrocarbures)	Réduction drastique de leur consommation et substitution partielle par des ressources renouvelables
Effondrement de la biodiversité et extinction des espèces	Préserver la nature
Explosion démographique	Contrôle sérieux des naissances, favoriser la mort dans la dignité

Malheureusement, il est aussi évident que les solutions proposées ne sont pas applicables dans notre société.

Le capitalisme ultralibéral qui domine notre société a pour fondement la recherche quasi exclusive du profit, dédié aux élites de façon quasi exclusive. Le moteur de l'économie mondiale est la croissance et inverser la tendance, c'est perdre le profit. Les dirigeants des entreprises sont persuadés qu'ils ne seront pas atteints par les « difficultés » éventuelles. Les classes politiciennes sont inféodés aux élites économique-financières et ne tentent même pas de défendre le bien commun, à quelques exceptions près.

Autrement dit, jusqu'à la rupture - c'est à dire le moment où pour tous et pour chacun, tous les problèmes présentés dans le tableau ci-dessus seront manifestes, incontournables, évidents - la théorie comme la pratique se résume par *Business as Usual*.

Question de sens

Si le tableau commenté précédemment s'avère exact, la conclusion s'impose d'elle même : « effondrement » en vue ! Cela nous amène « au-delà » du fond, à celle du « sens ». Ce mot même pose la question de la « valeur » qui donne « sens ».

La perversion des valeurs

Le mot « valeur » pose lui-même un problème, car dans son acception la plus commune et la plus répandue dans notre société, la valeur, c'est l'argent ! Au nom de valeurs « supérieures », « éternelles », « suprêmes », « humanistes », etc., les thuriféraires de notre société justifient la croissance en pervertissant ces « valeurs ». Pour ne prendre qu'un exemple : la liberté. L'ultralibéralisme utilise la connotation positive du mot « liberté » en se proclamant « libéraux ». Comme l'a montré avec talent l'essayiste Jean-Claude Michéa¹, le libéralisme « social », plutôt connoté

¹ *L'empire du moindre mal. Essai sur la civilisation libérale*. Climats (2007)

politiquement « à gauche » s'unit de façon étroite avec le libéralisme « économique » plutôt connoté « à droite » pour occuper tout l'espace social.

Nous sommes bien loin de la « société décente » que prônait George Orwell en rappelant la *common decency*, une attitude que pratiquait tout naturellement les gens du peuple au milieu du XX^e siècle en Angleterre. En ce qui concerne les « vraies » valeurs, il reformulera la base anthropologique de l'échange dans la ligne de Marcel Mauss (1872-1950), mise en évidence chez les primitifs.

Dans une société décente, les rapports humains d'échange se font sur la base du triptyque : **Donner - Recevoir** (comme un don) - **Rendre**. La raison économique, au delà de sa valeur éthique, est que l'argent est rare et que cette façon de procéder est efficiente.

Cette base s'oppose point par point à notre société « obscène » où le triptyque est : **Demander - Recevoir** (comme un dû) - **Prendre**. Dans cette société, le marché s'est imposé et les prix se sont généralisés. L'obscénité totale sera atteinte quand tout sera « marchandisé », l'amour, l'amitié, la vie, l'air pur...

La perversion des valeurs par l'ultralibéralisme amène l'environnementaliste avisé à se méfier des belles déclarations et à ne faire attention qu'à des valeurs incarnées dans un contexte opérationnel.

Prenons comme exemple, la **permaculture** - une forme élaborée de l'agro-écologie - et tout ce qu'elle implique, qui va bien au delà de son étymologie : perm(anent) (agri)culture. Le *motto* de la permaculture est « *soigner la terre, nourrir les hommes, partager équitablement les ressources* ». La valeur de « solidarité » est enchâssée dans un contexte opérationnel fondamental, celui de répondre de façon correcte aux besoins alimentaires de l'humanité.

Dans le même esprit, le mouvement **Slowfood** développé par Carlo Petrini¹ recherche dans l'alimentation le **bon** (qualité organoleptique), le **sain** (produits de l'agriculture biologique) et le **juste** (proximité, rémunération équitable des producteurs), la valeur « d'équité » est insérée dans une conception avancée de l'alimentation. Elle vient totalement à l'opposé de l'alimentation soutenue activement par le capitalisme et illustrée par la firme internationale McDonald².

Le bon sens loin de chez nous

Abordons maintenant la question du sens sur l'affirmation « effondrement en vue », en considérant deux acceptions du mot « sens ».

Quelle signification : Comment imaginer un effondrement possible - pour ne pas dire probable - dans un monde qui se prétend « raisonnable » ? les gens comprennent-ils ce que signifie « effondrement » ?

Quelle direction : Comment se diriger d'un pas sûr vers des catastrophes, alors qu'il faudrait prendre la direction inverse ?

La question générale du sens se pose sur un large spectre, depuis les événements quelconques jusqu'à la question fondamentale que se posent certains

¹ *Liberté et Gastronomie, libérez le goût.*

² Cette emblème de la *malbouffe* a changé la couleur basique de son logo (le jaune) en optant pour le vert, souvent associé à l'écologie !

êtres humains depuis la nuit des temps (Quel est le sens de la vie ?) en passant par des comportements non isolés et néanmoins aberrants.

Le diagnostic fondamental est relativement facile et il est porté par beaucoup de personnes : il y a une perte générale de sens. Oui, mais le quel ?

Prenons un exemple pour le premier cas cité. Pourquoi un riche continue à s'enrichir alors que manifestement il ne pourra pas consommer plus ? Il est clair qu'il n'y a pas de perte de sens pour l'impétrant (le riche). Il est soutenu par une idéologie qui présente pour lui toutes les qualités. L'idéologie est dominante, donc il est soutenu par beaucoup. L'idéologie est cohérente, donc il croit à sa rationalité. Enfin, argument puissant, il est du bon côté de la société et donc il n'a aucune raison individuelle à contester tous les privilèges dont il bénéficie. En revanche, pour celui qui n'est pas riche, le cas est plus complexe. Il peut se raccrocher au sens du riche, en espérant dans son for intérieur, qu'il pourra devenir riche. Il peut également faire preuve de « bon sens ». Il peut remettre en cause l'idéologie dominante et rechercher un sens nouveau. S'il peut lire mes œuvres, cela peut l'aider, mais il y a peu de chances qu'il les trouve sur le marché. Heureusement pour les gens, il y a bien d'autres essayistes qui « vont dans le bon sens », et qui sont aussi, avec plus ou moins de chance, présents sur le marché.

Prenons un exemple pour le dernier cas cité. Pourquoi un *djihadiste*, adepte - théoriquement - d'une religion de paix, est effectivement prêt à se suicider à condition d'entraîner dans sa propre mort un maximum de « mécréants » - y compris des enfants et des vieillards ? Dans ce cas complexe, on peut sans doute dire que, grâce à une idéologie simpliste, sans la moindre nuance, s'appuyant sur des (im)purs fantasmes, et avec une référence absolue (un dieu révélé qui a trouvé des porte-paroles omniscients), un individu faible et sans repères, peut se (re)construire à peu de frais intellectuels. Il trouve un sens dans une absurdité ! La situation est grave et souvent désespérée : comment les esprits faibles et déboussolés, qui ont trouvé un « gourou », une thèse complotiste, un « guide », qui explique le monde en quelques phrases pourront-ils faire preuve de « bon sens » ? Ce dernier exemple est une illustration « à la limite » de ce que peut entraîner une société qui perd ses valeurs et son sens.

On comprend aisément que la personne qui dénonce la perversité des « valeurs » proclamées par les hérauts de l'ultralibéralisme et qui demande une attention soutenue au « bon sens » et au « sens commun » ne soit pas annoncée avec les trompettes de la renommée. Celui dont les analyses, les commentaires, les propositions sont à peu de chose près l'inverse du *mainstream* est peut-être un héros, mais il y a peu de monde pour le croire... s'il l'entend !.

Question de méthode

Établir le tableau « fondamental » établi par l'essayiste, en comprendre la signification et la direction, sont le résultat de sa propre vision du monde. Celle-ci, d'une manière générale, dépend pour chacun de ses outils intellectuels appliqués à ses propres expériences. Pour être le plus possible proche d'une réalité totale (mais

non atteignable intégralement par l'esprit humain), il convient de disposer des meilleurs outils existants et si possible les appliquer à des expériences sensibles. C'est une question de méthode, comme l'avait déjà dit Descartes (1596-1650) et plus récemment Edgar Morin (né en 1921).

Dans la pratique, peu de gens s'inquiètent d'une « bonne méthode » pour comprendre le monde, et éventuellement le transformer. En revanche, beaucoup sont à la recherche de « bonnes méthodes » pour gagner facilement beaucoup d'argent. Aussi dans un monde dominé par les idées simplistes et les désirs frustes, je m'adresse aux amateurs d'une pensée complexe et de désirs raisonnés, alors que je souhaiterais destiner mes discours au plus grand nombre.

Dans cette société où beaucoup de choses sont faites pour éviter à l'individu de réfléchir sérieusement, où le journal, la radio et la télé cherchent plus à distraire qu'à informer, il est particulièrement aventureux (si on cherche un succès médiatique) de proposer des méthodes efficaces pour comprendre comme pour agir. Plus dur encore, pratiquer ces méthodes n'est pas simple !

Deux types d'outils « scientifiques » me semblent particulièrement pertinents, l'un pour apprécier une dynamique, l'autre pour un état. Dans les deux cas, ils cherchent à réduire la complexité du réel avec un minimum de perte d'information. Ils sont présentés sommairement ci-dessous.

La dynamique de système

Les habitudes acquises par le plus grand nombre amènent à se contenter d'une analyse sommaire de toutes des situations qui se présentent (soit par hasard, soit par une proposition médiatique). L'effort maximal consiste à extrapoler la tendance évidente sur le court terme. La réalité est un peu plus complexe et mérite un effort un peu plus poussé.

Parmi tous les outils utiles, la « dynamique de système » est une approche permettant - si elle est utilisée avec discernement - de comprendre le comportement des systèmes complexes dans le temps, éventuellement sur une période (très) longue.

Dans un (sous-)système quelconque (et dans notre monde, tout ou presque forme sous-système), une action, quelle qu'elle soit, entraîne en général une ou plusieurs actions en retour, ou rétroaction, ou boucle ou *feedback*. Ces rétroactions peuvent être positives en accélérant le mouvement. Une tendance vers l'expansion peut devenir explosive et provoquer la destruction du système ; si elle est vers la contraction, le système peut s'écrouler par disparition de la variable considérée. Les rétroactions peuvent être négatives et vont dans le sens contraire de l'action initiale. Ces boucles négatives contribuent à la stabilité générale du système. L'analyse « littéraire » du système se complète par un traitement informatique¹.

¹ Faire tourner sur ordinateur une simulation consiste à résoudre les équations mathématiques pour obtenir la valeur de chaque variable au cours du temps. Les équations contiennent des paramètres qu'il faut souvent calibrer sur des données historiques.

Une application spectaculaire et extraordinaire fut celle lancée par le « Club de Rome » en 1970. L'équipe¹ a réalisé un modèle mathématique, fondé sur une analyse systémique globale, simulant l'avenir du monde représenté par une poignée de variables. Des simulations ont été effectuées, avec un horizon de plus d'un siècle après avoir reproduit de façon globalement satisfaisante le passé². Ils sont parvenu à la conclusion d'un **effondrement** probable de « l'humanité ».

Le résultat fut un livre intitulé *The Limits to Growth* (en 1972) et traduit en français par « Halte à la croissance ! ». La même équipe a poursuivi ses études³ jusqu'en 2004, qui n'ont fait que confirmer les modélisation antérieures.

L'élément positif de cette approche est que la modélisation peut apporter un éclairage nouveau et pertinent sur des phénomènes d'une complexité inouïe. Elle a même dépassé l'objet habituel d'un rapport ou d'une étude : c'est une contribution, modeste, à l'apparition une conscience écologique universelle.

L'élément négatif est que cette approche, même avec une diffusion globale importante, a peu changé le cours des choses. Elle est à l'opposé du « court-termisme » qui domine⁴ dans la sphère politico-économique où le *motto* est *Business as Usual*. Malgré la puissance de cet outil intellectuel, il ne peut vaincre l'ambiance dominante. L'explication fondamentale de cette faiblesse sociétale est sans doute hors du champ « modélisation », mais dans la psychanalyse. Il y a un « déni de réalité » car cette dernière est trop dérangement pour l'individu. Il ne reconnaîtra cette réalité que « le cou sur le billot » ... et encore !

En tout état de cause, la façon d'aborder les situations grâce à la problématique générale de la dynamique de système est utile à chacun comme à tous. Sans recourir à une modélisation mathématique, chacun peut éviter les approximations simplistes et les projections à court terme assénées par le *mainstream*. Chacun peut repérer un peu partout dans le monde des effets « contre-productifs » comme l'avait déjà fait Ivan Illich (1926-2002). Tout les jours, sur tout les problèmes, le *leitmotiv* diffusé est « la solution est dans la croissance ». La pratique « systémique » permet de se reprogrammer le cerveau pour comprendre - enfin - que la solution est dans la décroissance (matérielle).

L'analyse de données

L'examen quantitative d'une situation fait appel à la statistique, ce qui doit permettre - au moins en théorie - de mieux comprendre la situation en comparant, au minimum en ordre de grandeur, l'importance de tel ou tel phénomène. Cette science est complexe et demande du discernement dans son application, ne serait-

¹ Réalisée par trois jeunes chercheurs du MIT, Donella Meadows (1941-2001), Dennis Meadows, Jorden Randers.

² Le modèle court sur la période 1900-2100 et les 70 premières années sont connues et reproduites approximativement par le modèle.

³ *Limits to Growth. The 30-Year Update*. Chelsea Green Publishing 2004.

⁴ La méthode mathématique peut être utilisée de façon partielle par le capitalisme ultra-libéral actuel pour améliorer ses performances. Mais dans sa recherche exclusive du profit, la méthode est dévoyée et le modélisateur néglige les côtés « désagréables » (comme la pollution).

ce que pour des raisons « morales ». Trop souvent, l'utilisateur premier d'une statistique envisage de la biaiser pour convaincre « scientifiquement » ses auditeurs. Ce défaut congénital est d'autant plus grave que depuis la révolution numérique, les données se multiplient de façon exponentielle et les moyens de les traiter également, et cela de façon cachée à l'observateur *lambda*.

Le plus spectaculaire est ce que l'on appelle le *big data*. Avec des méthodes sophistiquées, de grandes sociétés savent tout sur nous et nous proposent à l'occasion d'une recherche personnelle sur internet d'acheter un produit étonnamment proche de nos propres désirs. Plus inquiétant, les « grandes oreilles » d'organismes étatiques nous suivent de plus en près. Et la progression des méthodes mathématiques comme informatiques nous amènent rapidement vers un système aussi performant que celui de *Big Brother* dans le livre « 1984 » de George Orwell.

Pour mieux comprendre soi-même l'état du monde (ou le plus souvent, un aspect qui nous concerne assez directement), certaines techniques de l'analyse de données peuvent nous aider. Certaines permettent de décrire de façon succincte les principales informations contenues dans ces données. D'autres techniques permettent de regrouper les données, de classer ces regroupements et de faire mieux apparaître les différences significatives.

En tout état de cause, deux attitudes intellectuelles peuvent nous préserver - un peu - des manipulations statistiques et les utiliser avec profit... et honnêteté.

La première consiste à voir au delà des chiffres bruts, à examiner le contexte, les sources des chiffres, les méthodes de collection de données de base, etc. Cela permet d'éviter quelques pièges les plus évidents.

La deuxième consiste à utiliser des garde-fous. Et cela nécessite quelques efforts de mémoire (au besoin vérifier sur internet, mais avec la prudence de la première attitude) car il faut garder en tête quelques chiffres « en ordre de grandeur » des caractéristiques sociétales importantes.

Premier exemple concernant les inégalités de revenu des Français : revenu moyen mensuel du smicard = 1000 euros, du cadre supérieur = 10 000 euros, du richissime = 100 000 euros. En gros l'écart entre la base et le sommet est de 1 à 100. À mon avis, une société « idéale » devrait connaître un écart de 1 à 4, ce qui est sans doute « utopique », mais d'un avis beaucoup plus général, un écart de 1 à 10 est considéré comme très « raisonnable ». Alors que dire de l'inégalité dans notre société ultralibérale ?

Deuxième exemple concernant l'importance de l'environnement : en prenant pour unité **l'empreinte écologique** qui correspondrait à un équilibre global et durable d'un habitant moyen de la planète aujourd'hui avec son environnement, nous en sommes à 1,5 pour le citoyen du monde, environ 3 pour l'européen, environ 4 pour l'étasunien. Donc en ordre de grandeur, en tant que français moyen, je devrais diviser par 3 (réduire des deux tiers) mon empreinte pour remplir ma part individuelle du contrat (imaginaire) qui devrait lier chaque individu à la terre-mère.

Le maniement des concepts

Autant l'objectivité ne pose que peu de problèmes avec les méthodes évoquées à base mathématique, autant les difficultés se présentent avec le maniement des concepts, avec la tentation permanente de la scholastique, la « science » pour avoir toujours raison. En effet, il est bien sûr possible (et les tenants du système ne s'en prive pas) de tromper son monde, mais si on pratique l'honnêteté intellectuelle, cela n'arrive pas. En revanche, trop souvent, on nous offre de la bouillie de chat, ou du *novlangue* comme le signalait déjà George Orwell.

Je ne saurais traiter sérieusement ce sujet, mais je vais essayer de mettre un peu d'ordre en donnant un exemple. Il s'agit d'une analyse simplifiée, fondée sur la recherche d'une typologie, qui peut être très pertinente.

Le politologue Emmanuel Todd en donne une application remarquable. D'après lui, de nombreux phénomènes politiques, au sens large, stables sur la durée, trouvent une explication lumineuse dans le modèle familial qui régit la société où ces phénomènes se déroulent. Pour l'Europe, il croise deux critères ayant chacun deux modalités, ce qui donne en tout quatre types familiaux¹. Le schéma général est présenté dans le tableau suivant, avec la définition que donne Todd de chaque type de famille.

	Autoritaire	Libéral
Égalitaire	famille communautaire	famille nucléaire
Non égalitaire	famille souche	famille nucléaire absolue

Suivant Todd, on peut dresser une carte de l'Europe avec les types de familles dominants par région en s'appuyant sur un certain nombre de documents sociologiques, constater que cette carte présente une remarquable stabilité depuis plusieurs siècles et en tirer quelques enseignements utiles.

Toujours à titre d'exemple, j'utilise ce procédé dans mon livre « Préludes à la transition » pour présenter une typologie simplifiée des « environnementalistes ».

Le premier clivage est celui entre une conception « modérée » et une conception « radicale ». Le deuxième clivage est celui entre anthropocentrisme et biocentrisme. Le croisement des deux clivages donne le tableau suivant où les cases correspondent aux dénominations évoquées dans ce livre.

	Modéré	Radical
Anthropocentrisme	Mouvement de Transition	Objection de croissance
Biocentrisme	Vitalisme	<i>Deep Ecology</i>

¹ Croisement du type d'autorité paternelle (autoritaire ou libéral), et du type de relations entre enfants (égalitaire ou inégalitaire).

Ainsi, le mouvement de la transition est considéré comme « modéré » car il s'adresse à tout ceux qui veulent faire quelque chose, sans trop s'attarder sur leurs motivations ou leurs appartenances à un groupe, quel qu'il soit, sans s'intéresser en particulier à quelque allégeance politique que ce soit. Par contraste, les objecteurs de croissance sont - ou se disent - « radicaux », car ils ne font aucune concession avec le système sur le plan des principes, plan qui est le plus souvent abordé par eux. En ce qui concerne le biocentrisme, la variante douce est de nature légèrement mystique, avec référence au « cosmos », à la « Terre-Mère », à la « communion », aux médecines « douces », aux technologies « douces », etc. Le terme de « vitalisme » qui fait référence aux « forces vitales » souvent évoquées est sans doute approprié pour désigner ce courant. Par contraste, l'expression radicale de ce concept est que toutes les espèces sur terre se valent. Nous sommes dans le domaine de la *Deep Ecology*.

Bien évidemment, les méthodes évoquées ne représentent qu'une fraction des outils intellectuels disponibles, mais personne n'est plus Jean Pic de la Mirandole (1463-1494) réputé à l'époque de discourir « de toute chose connaissable¹ ». C'est à chacun de faire ce qu'il veut ou ce qu'il peut.

Le mot « honnêteté » est la réponse du besoin d'objectivité qui est requise dans l'application des méthodes signalées plus haut. Le mieux que l'on puisse faire quand on étudie un système, un problème, un phénomène, c'est d'appliquer le mieux possible une attitude intellectuelle à la fois critique, mais aussi pondérée. Facile à dire, plus difficile à pratiquer !

Glorifier l'emploi de méthodes pertinentes pour mieux comprendre notre monde n'est pas une attitude courante dans notre société. La grande tendance des dirigeants à l'usage du « bon peuple » est l'*Entertainment*, dispensé principalement par la télévision avec une prime au *reality show*. Soyons honnête jusqu'au bout, ce n'est pas très nouveau. Dans l'empire romain à son apogée, la politique de l'empereur sur ce sujet, c'était *Panem et circenses* (pain et jeux du cirque).

Question de choix

Devant un problème ou une situation, utiliser les meilleurs instruments intellectuels, atteindre la connaissance la mieux éclairée, débattre de bonne foi avec d'autres personnes, sont des démarches on ne peut plus recommandables. En supposant que vous ayez résisté à toutes les contraintes sociétales et que votre connaissance soit devenue « juste », au moins dans ses grandes lignes, il reste une question fondamentale : que choisir ?

La réponse dépend bien évidemment de chacun, en relation avec son entourage (plus ou moins élargi selon les sujets). Il est outrecoûdant de se permettre de conseiller aux autres tel ou tel choix, d'autant plus que le conseil n'est écouté que lorsqu'il correspond à la conviction intime de l'écouteur. Au mieux, le conseiller potentiel peut éclairer un sujet, donner des informations, des éléments d'analyse,

¹ Voltaire avait ajouté malicieusement « et de quelques autres ».

mais pas conseiller spécifiquement. Aussi, je me contente de présenter ci-après deux types de choix que j'approuve personnellement, même si je ne suis pas forcément capable de les assumer pleinement. L'un concerne la position dans la société et la direction de l'action, l'autre se réfère à la technologie.

Approche sociale

Le discours dominant est trompeur car, on nous le répète suffisamment, nous sommes dans une démocratie républicaine. La devise n'est-elle pas : Liberté. Égalité. Fraternité ? Une telle devise dans un aussi beau cadre institutionnel, comment rêver mieux ?

La réponse est simple : la réalité est tout autre. L'approche sociale dominante est hiérarchique, avec les impulsions de la société venant de ses élites en direction de la base. Celle-ci - l'imagine le sommet - est formée d'individus séparés les uns des autres, soumis et possiblement frustes (pour ne pas dire imbéciles). Implicitement le sommet est paré de toutes les qualités et la base de tous les défauts.

Devant les nombreux « ratés » qu'il serait juste d'attribuer en partie aux élites, une critique se développe dans le monde occidental et est qualifiée généralement de « populisme ». Des démagogues dans leurs discours occultent évidemment les défauts attribués à la base. Ils le font sans vergogne pour obtenir les suffrages du « peuple ». De manière analogue, ils critiquent apparemment les élites, toujours pour plaire à la majorité (silencieuse, bien sûr !). Et cela marche politiquement (au sens des politiciens) dans beaucoup de démocraties occidentales. En France, le Front National progresse d'élection en election. Dernière manifestation en date, aux États-Unis, le milliardaire aimé du peuple, Donald Trump est élu président de la République !

L'approche que je préconise est l'inverse des règles dominantes du capitalisme ultralibéral et différente de la critique intéressée des démagogues. C'est celle de la coopération entre individus unis les uns aux autres, pratiquant de préférence la solidarité que la compétition, avec des rapports hiérarchiques limités au strict minimum. Autrement dit, toujours regarder du bas vers le haut, travailler avec la base pour mener une action. Pour utiliser un vocabulaire anglo-saxon : au lieu du *top-down* dominant, pratiquer le *bottom-up* !

Inutile de préciser que cette approche n'est pas aisée dans la pratique alors qu'elle est lumineuse en théorie.

Approche technologique

L'injonction permanente de la Croissance (avec un grand C) s'accompagne de façon consubstantielle à celle de l'Innovation (avec un grand I). Ainsi notre société idéalise - pour ne pas dire idolâtre - la Technologie (avec un grand T). Cela se traduit dans les faits par une application permanente de l'obsolescence programmée dans la production matérielle, même si certains discours officiels vantent « l'économie circulaire ».

Prenons l'exemple de l'automobile. L'innovation principale est celle de modifier le style et d'ajouter quelques équipements pour répondre à des tendances supposées dominantes. Va-t-on vers des modèles à louer plutôt qu'à acheter (innovation sociétale) ? Les nouveaux sont-ils réellement plus performants¹ en terme de consommation d'espace, de matière, d'énergie ? Et pourtant l'innovation technologique pourrait être utile pour concevoir des automobiles légères, à la vitesse maximale limitée à un niveau mécanique raisonnable, à des pièces renouvelables, à des rebuts recyclables, etc. Toute « innovation » que le discours officiel peut accepter au niveau des mots, jamais à celui des faits !

Certes, il existe des environmentalistes radicaux qui reviendraient volontiers « à la lampe à huile » et « à la navigation à la voile », comme le proclament les pourfendeurs de « ayatollahs verts ». En réalité, j'adopte une position plus modeste, en m'attachant à une technologie intermédiaire entre la haute technologie (qui enchante nos dirigeants) et une technologie basiquement historique (qui oublie certaines découvertes « utiles », comme le vaccin, le vélo, l'électricité, le téléphone, le microprocesseur, le moteur électrique, la cellule photovoltaïque, etc.). Ce sujet en soi est un champ énorme de recherche et de développement que j'évoque succinctement sur deux horizons temporels.

Sur le court et moyen terme, il est chaudement recommander de profiter du délai avant l'effondrement de la société, pour vivre et prospérer à l'intérieur de la société, en utilisant des éléments techniques existant, mais néanmoins « durables ».

Exemples minimaux : AMAP ou marché paysan avec l'agro-écologie qui améliore la connaissance traditionnelle de nos paysans du siècle dernier. On y intègre des améliorations sensibles sur la biodiversité, les méthodes culturales, la lutte intégrée contre les « pestes », etc.

Ou encore : La fourniture d'électricité « renouvelable » chez Enercoop qui refuse la production nucléaire tant vantée par l'EDF, mais favorise des productions durables en pleine évolution comme l'éolien ou le photovoltaïque - tout en se méfiant des tentations vers le gigantisme, naturel dans le système capitaliste.

Ou enfin : Utiliser une monnaie locale à travers un SEL, une amélioration sensible du troc « antique » ou une monnaie complémentaire à l'Euro ; placer ses économies chez la Nef, etc. Voilà des moyens radicaux de réduire les « progrès » foudroyants des banques !

Un peu plus engagé : participer ou mieux encore promouvoir des initiatives comme des club de vélos, des ateliers promouvant le « bricolage » industriel pour réparation et recyclage, des fab-labs pour utiliser des imprimantes 3D, des jardins travaillés en agro-écologie, etc.

Enfin, toujours plus engagé : participer à la construction de communautés résilientes en utilisant et en récupérant au mieux les ressources aujourd'hui existantes, tant qu'elles sont disponibles.

¹ Avez-vous remarqué que le modèle de l'année n est plus gros que le modèle de l'année n-1, que s'il consomme moins, c'est grâce à des tests douteux et que s'il pollue moins c'est grâce à un logiciel truqué ?

Sur le long terme, le problème se pose de façon très différente. Il conviendrait de promouvoir des solutions locales, partant de la base et s'appuyant autant que se peut sur des technologies intermédiaires. Celles-ci devraient pouvoir couvrir les besoins de zones « libérées » de l'emprise ultralibérale. Cela implique que d'une façon systématique, on fasse appel beaucoup plus à l'humain qu'à la machine. Cela ne veut pas dire pour autant que la machine est à bannir, mais qu'il faut réfléchir sur quelle machine est « possible » ou « idéale ». L'important est de rechercher l'autonomie et la résilience maximales.

Le but final est bien d'avoir des « arches de Noé » qui résisteront dans un avenir non précisé, mais néanmoins prévisible, au déluge du chaos généralisé. Cet objectif ne se conçoit même pas dans la réflexion (?) dominante !

Question de communication

Vous pouvez très certainement trouver par vous même des éléments de réponse aux questions que je viens de soulever. Encore faut-il se poser ce genre de question ! Pour engendrer et nourrir vos réflexions, il existe la voie traditionnelle des médias, avec la presse, les livres, la radio, la télévision, les conférences... Depuis quelques années se développe une voie « numérique », avec l'internet, l'e-book, les réseaux sociaux...

La voie traditionnelle

Tout est fait dans notre société pour nous éviter la « fatigue » que représente une authentique quête du sens, car la « pensée unique » est à votre disposition. Comme le dit Noam Chomsky¹, les médias s'emploient à fabriquer notre consentement au modèle ultralibéral qui régit notre société.

L'analyse officielle est - dans le meilleur des cas - simpliste. Elle peut, au contraire, être confuse afin de décourager les bonnes volontés. Les débats - quand ils existent - sont biaisés, viciés, manipulés à des fins propagandistes. Ces contraintes sont d'autant plus fortes que la question est plus cruciale et qu'elle remet en cause les fondements de la société.

Qu'imaginer de plus antinomique que la « décroissance » dans une société où le moteur du fonctionnement du système à produire du profit pour les maîtres est la « croissance » ? Il n'y a besoin d'aucune théorie de complot nécessaire pour comprendre que les médias mettent sous le boisseau - naturellement - toute opinion contraire à la pensée dominante. Et ne parlons pas de l'action, ce qui est bien pire ! Si vous n'aimez pas la société telle qu'elle est, celle-ci vous le rend bien en vous ignorant.

La voie numérique

Depuis les premières critiques des médias par Chomsky, le progrès technique a encore frappé en créant un nouveau média : l'internet. C'est le règne de la liberté,

¹ *La Fabrication du consentement. De la propagande médiatique en démocratie*, avec Edward Herman. Agone, 2008,

où chacun peu accéder pour s'informer, se distraire ou exprimer sa propre opinion, apparemment sans limite et sans contrainte.

Un tel champ ne pouvait rester en dehors du capitalisme ultralibéral. Et sur le point qui nous intéresse présentement, celui de la communication, une réponse a été trouvée : celle de l'**algorithme**. Le substrat mathématique est diablement complexe, mais le résultat est d'une simplicité biblique. Les « informations », innombrables, au delà de la capacité d'analyse d'un cerveau humain, sont triées grâce à ces fameux algorithmes. Le résultat est d'enfouir au fond du cyberspace la grande majorité des informations. Par contraste, des éléments « remarquables » sont propulsés sur le devant de la scène et consultés par un nombre croissant de personnes, ce qui ne fait que renforcer la notoriété.

Le tout est de savoir ce qui est « remarquable ». Ce que je sais, c'est que le genre de propos que je peux tenir sur l'internet directement (texte posté sur un site) ou indirectement (commentaire posté sur site concernant un texte imprimé par un éditeur) est enfoui au fin fond du cyberspace.

De façon curieuse, des textes délirants comme les « complots » arrivent assez facilement sur le devant de la scène. Trouvez l'erreur !

Ma part de responsabilité

Pour reprendre le tableau présenté plus haut sur la typologie des environmentalistes, une expérience décrite tombe forcément dans une des cases. Très probablement, l'objectivité voudra que j'énonce un point faible, important ou minime. Cela irritera - fortement ou faiblement - les partisans de cette catégorie.

Nous voyons là une limite de l'effort d'objectivité si elle n'est pas étroitement liée à l'ouverture d'esprit, la capacité d'écoute du point de vue des autres. Autrement dit, les difficultés de communication ne viennent pas seulement d'un environnement social hostile (la dite « pensée unique ») mais aussi de nous-mêmes, environmentalistes, tellement attachés à la vérité toute nue.

Les suiveurs de Léon Trotski (1879-1940) nous donnent historiquement un magnifique exemple de ce qu'il ne faut pas faire : sectarisme et division, pratiques bien évidemment contraires à la promotion de la cause du peuple (pour les trotskistes) et de l'environnement (pour nous). Saurons-nous surmonter ces difficultés ?

La diffusion des idées des environmentalistes par des éditeurs ou des journaux, est loin de parvenir à vaincre les vents contraires. Sans que cela soit le cas général, on trouve trop souvent des centres de diffusion d'une « tendance » qui ne cherchent pas trop l'union ou au moins la collaboration avec d'autres tendances, (ou « chapelles » ou « sectes »).

Par exemple, comment se fait-il qu'il n'existe pas en France une « AMAP » pour certains livres. Le principe est pourtant élémentaire. Le nombre le plus élevé possible de petits éditeurs environmentalistes fait une publicité conjointe pour trouver des lecteurs décidés à acheter « les yeux fermés » un livre (par mois ?) pour une somme versée à l'avance (100 euros par semestre ?). La coopération peut-elle

dès aujourd'hui remplacer la coopération, que chacun appelle de ses vœux... pour plus tard !

Je viens d'exposer plus de questions que d'esquisser des réponses au micro-problème personnel : trouver un public.

Pour me résumer, et à des degrés divers, ma production littéraire n'intéresse pas grand monde :

Le **style** est atypique et je n'ai pas le génie d'un Louis-Ferdinand Céline (1894-1961) qui a réussi grâce à son fameux style à faire apprécier des propos que l'on pourrait qualifier d'horribles.

Le **fond** que je traite est dramatique, mais le déni de réalité règne en maître. C'est comme l'adjudant qui rétorque au troufion émettant une réserve : je ne veux pas le savoir ; ou c'est l'autruche qui plonge sa tête dans le sable pour éviter le danger.

Je recherche le **sens** avec opiniâtreté alors que beaucoup de gens préfèrent l'avoir tout simple, tout formé, tout préparé sur sa table pour le digérer tout cru et sans effort. La chose se complique encore en remarquant que les valeurs - que j'apprécie conjointement avec la plupart de mes collègues environnementalistes - sont au mieux l'objet d'une révérence hypocrite dans le *mainstream*. Le plus souvent, ce sont les non-valeurs contraires qui sont pratiquées.

J'utilise des **méthodes** qui sont relativement nouvelles, mais pas forcément « dans le vent », « dans le sens de l'histoire ». En tout état de cause, elles nécessitent une attention soutenue et quelques connaissances, même si on fait des efforts de « vulgarisation » tout en voulant éviter d'être « vulgaire ».

La **communication** ne passe pas entre le locuteur (moi-même et bien d'autres environnementalistes dans un cas analogue) et les auditeurs potentiels. En grande partie, c'est parce que le système se défend « tout naturellement ». Une petite partie est due au fait que j'évite d'aller « dans le sens du poil » du lecteur (ou auditeur), alors que les exposés de rhétorique mettent en avant le *captatio benevolentiae* (recherche de la bienveillance de l'auditoire). Enfin une autre petite partie est que les « professionnels » de la diffusion de nos propos « environnementalistes » sont aussi contaminés par les défauts de notre société ultralibérale, adepte de la compétition comme de la compétitivité.

Dans ces conditions, la réponse la plus sage à ces questions rarement posées est simple : en ce qui me concerne directement, j'en reste là...

Il existe une réponse plus hardie. Elle s'énonce facilement : que mes rares lecteurs fassent quelque chose pour diffuser mes écrits, s'ils pensent évidemment que cela en vaut la peine !

Enfin, la question me dépasse très largement : qu'attend le mouvement environnementaliste pour coopérer de façon concrète ?